adressaient aux deux missionnaires un suprême adieu.

Puis, tous les trois, nous allâmes nous agenouiller au pied de la grande croix qui domine la rade. Jusqu'alors le vieillard n'avait pas versé une larme. Mais, en rentrant dans sa maison déserte, il se laissa tomber sur le fauteuil rustique, auteur duquel se groupaient autrefois ses quatre fils et il pleura.

— Je vous reste, mon père, dit Yvonne en l'entourant de ses bras, en baisant ses cheveux blancs.

Quant à moi, j'avais pris les deux mains du vieillard dans les miennes, je lui criai du fond du cœur :

— Ne suis-je pas aussi votre fils ?

— Hélas ! j'oubliais en ce moment la dette qu'il me fallait payer à la patrie.

— Courage ! me dit Yvonne au moment du départ, faire son devoir, servir son pays, c'est encore servir le Seigneur !

V

Cinq années se passèrent. J'étais en Afrique, je venais d'être décoré, j'étais sergent-major, lorsque deux lettres m'arrivèrent presque simultanément.... deux lettres cachetées de noir.

La première m'annonçait la mort du père Penhoël, la seconde celle de mon oncle Kerkadec. J'étais riche maintenant, je pouvais être libre.

Je m'empressai de retourner à Saint-Malo: Oh ! comme le cœur me battait en rentrant dans la maison d'Yvonne ! Sous son vêtement noir, elle était plus belle encore : elle m'accueillit avec un sourire plein de tendresse, mais dont cependant la grave mélancolie me frappa.

— Ma promise, lui dis-je en m'agenouillant devant elle, — ma fiancée... ma femme !

Pour toute réponse, elle me montra sa robe noire.

— A l'expiration de votre deuil, répondis-je, nous nous marierons, Yvonne ?

— Je l'ai promis à mon père expirant, murmura-t-elle, et je tiendrai ma promesse.

Les jours suivants elle me renouvela la même assurance. Et cependant il y avait dans son regard, dans son attitude, quelque chose de plus en plus étrange.

On eut dit que son âme se détachait des choses terrestres, que ses yeux cherchaient à l'horizon comme un monde invisible. Elle avait la pâleur et presque l'immobilité d'une statue de marbre ; elle semblait plongée dans une sorte d'extase.

Etonné, inquiet, je lui fis l'aveu de mes craintes, je la supplias de s'expliquer franchement.

— Ce n'est rien... rien, dit-elle, j'ai l'âme encore tout attristée...

— Mais, répondis-je, il sera bientôt temps de reparler mariage.

Et, lui prenant la main, j'y mis un baiser. Au contact de mes lèvres, elle frissonna. Un douloureux pressentiment m'étreignit le cœur, je m'écriai :

— Yvonne... ah !.., vous ne m'aimez plus Yvonne !

Elle me regarda, tout étonnée. Puis, voyant que je pleurais à ses genoux, elle m'embrassa au front, elle s'enfuit. Tout cela devenait de plus en plus alarmant, de plus en plus incompréhensible. Une fiévreuse angoisse, au morne chagrin, s'emparèrent de moi. Yvonne s'en aperçut; elle s'efforça de redevenir ce qu'elle était autrefois, affectueuse et souriante.

Le dernier mois de son deuil s'écoula ainsi.

— Faut-il faire publier nos bancs? demandai-je enfin.

— Ami, répondit-elle, attendons qu'il m'arrive une lettre de mes deux frères qui sont là-bas, en Chine... Voici plus d'une année que je n'ai reçu de leurs nouvelles.

— Cependant, murmurai-je, si ce retard devait se prolonger longtemps encore...

— Non ! interrompit-elle avec un accent convaincu, ne craignez pas cela, ce sera bientôt... quelque chose me le dit là... un de ces pressentiments du cœur qui ne trompent jamais.

J'insistai néanmoins. Yvonne me supplia de ne pas lui refuser ce délai suprême, elle me le demandait avec des larmes dans les yeux, à mains jointes. Je me résignai. Hélas ! je n'attendis pas longtemps. Le lendemain soir, comme j'arrivais à la maison d'Yvonne, j'en vis sortir un auguste prélat, l'évêque de Rennes.

J'entrais vivement, j'aperçus Yvonne agenouillée non loin du seuil, et pâle comme une morte. A plusieurs reprises je voulus l'interroger, mais vainement; elle semblait ne pas m'entendre. Enfin, je lui touchai l'épaule.

Elle releva les yeux, me reconnut, se redressa lentement, me fit asseoir dans le grand fauteuil du père Penhoël et medit :

— Ecoutez... ce que je viens d'apprendre et ce que j'ai résolu. J'espère que vous me comprendrez, mon ami... je l'espère...

Voici, ou du moins à peu près, ce qu'Yvonne me raconta.

VI

Après un premier temps d'épreuves, Gabriel et Benjamin étaient parvenus à fonder, dans l'une des provinces les plus reculées de la Chine, dans le Kouang-si, ce que les missionnaires appellent une *chrétienté*. Cette humble et primitive paroisse, perdue dans une montagneuse contrée, au bord d'un grand fleuve, ne se composait tout d'abord que de quelques chaumières habitées par de pauvres parias convertis au culte du vrai Dieu.

Grace aux efforts persévérants, grâce à l'attractive vertu des deux jeunes apôtres, la colonie s'accrut rapidement, devint très-prospère. De nombreuses habitations s'élevèrent sur cette rive jusqu'alors déserte ; les campagnes environnant furent défrichées, se couvrirent d'intelligentes cultures, car les frères Penhoël n'enseignaient pas seulement la religion, mais aussi le travail.

Ce travail fut béni de Dieu ; *chrétienté* ne tarda pas à se trouver assez riche pour élever, dans ce pays idolâtre, une chapelle que surmontait la croix.

Toutes les vertus évangéliques, toutes les béatitudes possibles ici-bas s'épanouissaient ignorées et paisibles, dans ce simple coin de terre dont les frères Penhoël avaient fait une sorte de paradis.

Bientôt leur réputation s'étendit au loin, leur attirant de nouveaux prosélytes. Quelque temps encore et toute la province allait devenir chrétienne.

Mais la jalousie des prêtres de Bouddha ne l'entendait pas ainsi, leur fanatisme réveilla la colère endormie des persécuteurs et des bourreaux. Un jour même le village fut cerné, envahi par des soldats avides de pillage altérés de sang. C'était toute une armée de *tigres*.

La résistance était impossible. On sonna les chrétiens d'abjurer leur croyance. Ils refusèrent Vainement on incendia leur village; vainement on les menaça de mort; vainement on torturaquelques-uns, on en crucifia quelques-autres. Pas un seul ne faiblit, même dans les plus atroces supplices.

Il est vrai que ceux-là qu'on martyrisait le plus cruellement, c'étaient les frères Penhoël, dont l'exemple était un encouragement, dont l'héroïsme semblait un miracle.

Les *tigres*, enfin, désespérant de vaincre tant de courage imaginèrent un terrible moyen d'en finir. Des bateaux à soupape, des bateaux semblables à ceux de Carrier, apparurent sur le fleuve. On y transporta la *chrétienté* tout entière, hommes, femmes, enfants, vieillards... tous enfin, à l'exception de quelques malheureux qui se tordaient sur les grandes croix sinistres, élevées çà et là parmi les ruines fumantes du village réduit en cendres.

Les deux jeunes pasteurs avaient été embarqués les derniers. Vers le milieu du fleuve, les soupapes furent ouvertes, et tous les chrétiens engloutis.

La plupart de ces malheureux revinrent à la surface des eaux, se recherchant, s'appelant, s'embrassant dans un suprême effort.

Parmi les bourreaux, qui les criblaient de flèches et de balles, c'étaient des clameurs féroces ou de grands éclats de rire ; parmi les victimes, des gémissements, des cantiques et des prières.

A travers les groupes et les cadavres à demi submergés, Gabriel et Benjamin allaient et venaient, nageant d'une main, bénissant de l'autre. Une dernière décharge eut lieu. Un dernier cri s'éleva du fleuve, où tout s'engloutit, disparut. Avec le troupeau, les pasteurs. On ne distinguait plus, sous les eaux ensanglantées, que leurs deux longues soutanes noires qu'emportait le courant.

VII

Tel fut le récit d'Yvonne.

Puis, me regardant d'un air doux et triste !

— Mon ami, reprit-elle, vous comprenez que je ne puis plus me marier, à présent.

— A présent, oui... mais dans quelques mois dans une année...

— Jamais !

Vainement je voulus protester au nom de notre amour. Elle m'interrompit du geste ; elle continua d'une voix douloureusement oppressée, mais fermement résolue :

— Ecoutez-moi jusqu'au bout... il le faut Dans la famille Penhoël, il y a toujours eu quelqu'un qui se vouait à Dieu. Mes frères sont morts, je dois prendre leur place... Je veux entrer au couvent devenir sœur de charité.

— Mais vous ne m'aimez donc plus! m'écriai-je, mais vous ne m'avez donc jamais aimé !

— Je vous aimais... répondit-elle, — et vous aimerai toujours. Voyez plutôt, je pleure en vous disant adieu... mon cœur est brisé... mais ce sont là de ces sacrifices qui plaisent au Seigneur... mais j'entends une voix qui m'appelle vers lui... mais déjà j'appartiens aux pauvres, aux malades, à tous ceux qui souffrent...

— Et croyez-vous donc que je ne souffre pas, moi ! interrompis-je avec l'accent du désespoir; j'avais votre parole, et je saurai vous disputer à tous, même à Dieu !...

La main d'Yvonne se posa sur mes lèvres, et tout en me souriant à travers ses pleurs:

— Je n'ai pas oublié mon serment, reprit-elle mais j'espère que vous voudrez bien m'en délier vous-même. Ne me dites pas que c'est impossible... Ne me dites rien aujourd'hui... laissez-moi seule... A demain... à demain !

Je m'éloignai, jurant bien en moi-même de ne jamais renoncer à Yvonne. Mais elle ne tarda pas à devenir si languissante et si pâle, que je craignis de la voir tomber malade ; je crus qu'elle allait mourir.

Elle ne se plaignait pas cependant, la loyale et courageuse Bretonne... elle ne me parlait plus même de cette ardente soif de dévouement qui la dévorait.

Dès que je n'étais plus là, elle s'empressait de sourir vers les malades, vers les pauvres, vers les affligés; elle se faisait déjà leur sœur.

Un jour, je la trouvai entourée de petits enfants, la veille encore couverts de haillons, et qu'elle venait d'habiller tout à neuf : elle leur enseignait la prière. Oh ! qu'elle était touchante et belle ainsi, ma chère et sublime Yvonne !

Avant de la céder à Dieu, quels combats ! quelle lutte !

Un soir enfin, — j'en suis encore à me demander comment cela se fit — ce soir-là, nous nous promenions Yvonne et moi, le long des falaises, et sans avoir conscience du chemin parcouru, nous trouvions déjà très éloignés de la ville. Je m'aperçus que ma compagne était fatiguée ; je la fis asseoir sur un quartier de roc.

A nos pieds, l'Océan. Sur nos têtes, le ciel étoilé. Dans la campagne, vers la droite au milieu d'une perspective bleuie par la lune, un clocher

Le clocher d'un couvent... d'un couvent de femmes. Tout à coup, au milieu du silence, l'*Angelus* sonna. Quelque chose comme une force invincible me fit courber la tête et durant quelques minutes réfléchir.

Lorsque je relevai les yeux vers Yvonne, son visage me sembla blanc comme un linceul. Elle regardait fixement le clocher; des larmes muettes inondaient son visage.

Je lui pris la main... cette main était brûlante.

— Yvonne m'écriai-je, vous avez la fièvre.

— Oui, répondit-elle, la fièvre de la charité.

Et elle souriait... le sourire d'un ange aspirant au ciel.

— Tu le veux ! repris-je avec un sanglot, mais tu le veux donc absolument, Yvonne!

— Y consentez-vous ! me demanda-t-elle d'une voix suppliante.

La cloche de nouveau tinta, comme pour l'appeler. J'eus enfin le courage de lui répondre :

— Va !... va !... tu es libre !

Et nous nous séparâmes en courant tous les deux, elle avec un cri de joie, moi avec un geste désespéré.

Le sacrifice était accompli : mais j'étais fou de douleur.

Après une longue maladie, lorsque je recouvrai la mémoire, mon amour vivait encore en moi, mais il était vaincu, résigné.

Un seul désir me restait... revoir une dernière fois celle que j'avais perdue. La veille du jour où je repartis, cette amère joie me fut permise.

— Pardon ! dit-elle en devinant à ma pâleur tout ce que j'avais souffert, pardon mon pauvre Alain... ayons confiance en Dieu... Dieu est bon... il réunit là-haut ceux qu'il a cru devoir séparer ici-bas... il marie les âmes dans le ciel !

Et, comme dernier gage d'affection terrestre, elle me donna cette petite médaille de Notre-Dame-d'Auray, que je n'ai plus quittée. Depuis ce jour-là, nous ne nous étions pas revus.

Juges donc de mon émotion, de ma joie !

Cette femme qui vient de passer... sœur Thérèse... eh bien ! c'est Yvonne ! »

VIII

Au moment où Kerkadec achevait, une lueur rose parut à l'Orient. Quelques fanfares, comme réveillées par l'aube, se répondirent. C'était le signal de la bataille.

Les deux capitaines rejoignirent chacun sa compagnie, mais non sans s'être une dernière fois serré la main, mais non sans s'être mutuellement dit :

— Bonne chance !

Dès la première heure du combat, le Breton tomba mortellement frappé.

Une sœur, conduite par un hasard providentiel, accourut vers lui, Sœur Thérèse.... Yvonne

Déjà Kerkadec ne pouvait plus parler. Mais il la reconnut... mais il trouva la force de lui montrer la petite médaille de Notre-Dame-d'Auray, pieusement conservée sur son cœur.

En même temps de l'autre main, il indiquait le ciel, Sœur Thérèse comprit ce muet adieu.

— Oui, répondit-elle, oui... bientôt...

Elle ne put achever. Une balle, la frappant en pleine poitrine, la renversa mourante, auprès de son fiancé mourant.

Ils expirèrent en même temps, les yeux dans les yeux, la main dans la main.

— Et pour moi, — ajoutait l'officier dont je tiens ce récit, — pour sûr, ils sont arrivés ainsi devant Dieu, qui marie les âmes !

CH. DESLYS.

L'HEURE DE LA SOUPE

On dîne à six heures précises dans la maison Duflost. — Absent depuis le matin, M. Duflost qui vient de rentrer pour se mettre à table. — Il est sept minutes en retard !!!

MADAME, *sans lui laisser le temps de s'excuser.* — Quand vous avez sonné, j'ai cru que c'était le médecin qui arrivait.

MONSIEUR, *avec inquiétude.* — L'attendais-tu donc? serais-tu malade ?

MADAME. — Croyez-vous que même une santé de fer puisse tenir contre un estomac ruiné par l'absence de repas à heure régulière. Vous imaginez-vous que ce n'est pas être malade que de se sentir mourir à petit feu dans les angoisses de l'attente en se disant : « Un omnibus lui a peut-être passé sur le ventre. »

(Monsieur qui sent venir l'orage garde le silence.)

MADAME. — Daignerez-vous au moins répondre à la seule question que je vais vous faire ?

MONSIEUR. — Laquelle ?

MADAME. — Pouvez-vous me dire si vous avez l'intention de rentrer tous les jours à pareille heure ?

MONSIEUR, *doux.* — Voyons, ma bonne, est-ce que tu vas gronder pour une pauvre fois que je suis rentré de sept minutes en retard ? J'ai été retenu par une affaire sur laquelle on m'a demandé le secret.

MADAME. — Rien ne dit qu'à l'avenir vous n'allez pas être en retard d'une semaine ; on commence par sept minutes et l'on finit par des années.

MONSIEUR. — Ça ne s'est jamais vu.

MADAME. — Comment ? Ça ne s'est jamais vu !... Mais, hier soir encore, ne me parliez-vous pas de ce marin, le capitaine La Pérouse, qui partit en promettant de revenir et qui, depuis le temps, n'a pas encore reparu au foyer conjugal.

MONSIEUR. — Mais il y a quatre-vingt-dix ans de cela !

MADAME. — Il n'en est que plus coupable.

MONSIEUR. — Et puis, souviens-toi, j'ai ajouté qu'il avait péri dans un naufrage.

MADAME. — C'est bien facile de dire qu'on a péri dans un naufrage quand il n'y avait là personne pour démentir. — Ah ! vous vous trompez étrangement si vous croyez que, le jour où il vous plaira de ne plus rentrer, vous vous tirerez d'affaire en faisant mettre dans les journaux que vous êtes parti dans un ballon qui n'est jamais redescendu ; avec moi, ces histoires-là ne prennent pas, je vous préviens... pas plus que celle d'aujourd'hui.

MONSIEUR. — Je ne sais pas où tu vois une histoire...

MADAME. — Monsieur affecte d'arriver ici tout bouffi de mystère... et quand on l'interrogo... quand on daigne l'interroger, il pince les lèvres pour vous dire que c'est un secret... Oh ! je ne suis pas curieuse de le savoir, votre fameux secret, car... loin de désirer de les connaître, il est des choses qu'on craint à chaque instant d'apprendre.

MONSIEUR. — Ne vas-tu pas te mettre martel en tête parce que, je te l'affirme, je me suis occupé de l'affaire d'un autre.

MADAME. — Jolie affaire que celle qu'un époux ne peut avouer... Dehors, je le sais, il n'y a que peur vous à parler; mais, au logis, il faut prendre les pincettes pour vous arracher un mot.

MONSIEUR. — Je te répète que c'est un secret qui n'est pas le mien.

MADAME. — Oui, l'excuse est bien commode.

MONSIEUR, *agacé.* — Ah ! tu me rendras fou.

MADAME. — Vous n'avez pas assez de cœur pour cela.

MONSIEUR. — Tiens, pour avoir la paix, j'aime mieux te le dire tout de suite.

MADAME. — Non, non, c'est inutile.

MONSIEUR. — Tu ne veux pas que je parle ?

MADAME. — A quoi bon? Vous allez inventer quelque mensonge, car vous êtes habile à ce jeux-là.

MONSIEUR. — Voyons, veux tu m'écouter ?

MADAME. — Vous pouvez commencer votre conte...

— MONSIEUR, *allant avouer.* — Je...

MADAME, *l'interrompant.* — Seulement, je vous avertis que je n'en croirai pas un mot.

MONSIEUR. — Alors, autant ne rien dire.

MADAME. — Vous le voyez, j'étais bien certaine qu'en vous mettant au pied du mur vous ne trouveriez rien à dire. Ah ! je connais toutes vos malices.

MONSIEUR. — Mais sacrebleu !!

MADAME. — Oui, oui, vous jurez pour vous donnez le temps de trouver votre mensonge.

MONSIEUR, *exaspéré.* — Mille millions de milliasses ! veux-tu me laisser parler?

MADAME. — Oh ! allez, allez, votre humble esclave vous écoute.

MONSIEUR. — Eh bien ! un de mes amis, qui était à la veille de faire faillite, s'est adressé à moi, et toute la journée j'ai couru pour le tirer de peine en offrant ma garantie.

MADAME. — Et après ?

MONSIEUR. — C'est tout.

MADAME, *après un soupir.* — Ah ! j'ai bien fait de payer le boulanger hier, nous avons au moins le pain assuré pour un mois... Dès ce soir, j'habituerai notre fils à coucher sur la paille, car tel est son avenir à cet enfant dont le père prodigue sa fortune au premier coquin venu.

MONSIEUR. — Oh ! coquin ! C'est bien vite qualifier quelqu'un dont tu ignores encore le nom.

MADAME, *d'un ton de mépris.* — Avec ça que je n'ai pas déjà deviné qu'il s'agit de cet infect et stupide Ducoudray.

MONSIEUR. — Double erreur ! D'abord ce n'est pas Ducoudray... et il est loin d'être stupide. C'est un fabuliste distingué... Depuis La Fontaine, il y avait une place à prendre, et Ducoudray s'en est emparé.

MADAME, *avec colère.* — Quand je pense qu'il a eu l'audace de me dédier une de ses ordures !!!

« A VOUS, MADAME, CE FRUIT RESPECTUEUX DE MA MUSE »...

— Une jolie tinette que sa muse.

(Récitant avec ironie) :

Pour la fille de son notaire,
Un éléphant mourait d'amour,
Il demanda sa main au père
Qui lui répondit sans détour :
« Avoir un éléphant pour gendre
Serait le comble de mes vœux !
Mais les sots feraient un esclandre
Et les sots, hélas ! sont nombreux.
Voilà pourquoi je vous refuse. »

MORALITÉ

Que de bêtises commet-on
Qui, bien souvent, n'ont d'autre excuse
Que la peur du : Qu'en dira-t-on ?!!

Hein ! Est-ce assez idiot? Voyons, je vous le demande. Un éléphant qui veut épouser la fille d'un notaire, là, vrai, est-ce possible !

MONSIEUR. — Oh ! moi, tu sais, depuis l'invention du téléphone et du phonographe, je ne crois plus à rien d'impossible.

MADAME, *reprise de fureur.* — Et c'est pour ce misérable fabuliste que vous ruinez votre famille... Oh ! comme j'ai eu tort de ne pas croire mes pressentiments le jour où, il est entré ici avec ses gros souliers crottés. Je me souviens que je me suis dit aussitôt : « Il a déjà deux pieds dans notre salon, il en aura bientôt quatre dans notre caisse. » Et ça n'a pas manqué ! A cette heure, notre avenir est dans les mains de ce Ducoudray, pour lequel vous avez répondu.

MONSIEUR, *agacé.* — Je t'affirme que ce n'est pas Ducoudray.

MADAME. — Alors c'est quelque vaurien de son espèce que vous n'osez plus avouer.

MONSIEUR. — Ve dis pas d'injures, car, si tu savais le nom, tu en serais au désespoir.

MADAME. — Oui, il ne peut y avoir qu'un misérable, un sacripant, un chevalier d'industrie... un filou... un escroc... un voleur.

MONSIEUR, *perdant patience.* — Ah bien ! puisque tu tiens tant à le savoir, j'ai répondu pour ton frère, qui avait été trop imprudent avec les fonds turcs !!

MADAME, *repentante.* — Ah ! mon pauvre Duflost, pardonne-moi.

(Les deux époux s'embrassent.)

MONSIEUR. — Là ! maintenant que la paix est faite dînons-nous.

MADAME. — Pas encore.

MONSIEUR. — Pourquoi ?

MADAME. — Parce que j'ai eu à envoyer la cuisinière en course dans la journée, de sorte qu'au lieu de six heures nous ne pourrons dîner qu'à sept.

MONSIEUR. — A sept heures !!! Et tu me faisais une scène en me reprochant d'être en retard de sept minutes !

MADAME. — C'était pour te faire prendre patience, mon bon chat.

EUGÈNE CHAVETTE.

A la belle étoile

Par le col de la Bournette, nous étions descendus dans les Beauges. — Un pays d'un charme tout pastoral et primitif que ce canton des Beauges. — Les montagnes y sont vertes de la cime à la base, avec de vastes pâturages étendant pendant des lieues leurs prairies en pente, encadrées dans de silencieuses forêts de sapins et de mélèzes. Des ruisseaux, dans leur lit creux bordé de vernes, dévalent de tous côtés et mêlent la fraîcheur de leur bouillonnement aux sonneries lointaines de la *clarine* ces vaches éparses dans les pâtis. Parfois, les bêtes sont perchées si haut qu'on ne les distingue pas ; on entend seulement les notes tintinnabulantes de la *clarine* pendue à leur cou, et ces tintements de clochettes invisibles semblent la musique mystérieuse de ces intimes solitudes.

Nous avions déjeuné longuement à Bellecombe, attendant à l'ombre de l'auberge que le soleil de l'après-midi fût moins brûlant, et vers quatre heures, sac au dos, nous nous étions décidés à escalader la pente rocailleuse qui mène au col d'Entrevernes. Nous marchions *plan*, pour ne servir de l'expression savoyarde empruntée à l'italien (*piano, pian*, d'où l'on a fait *plan*), et trois bonnes heures s'écoulèrent avant que nous eussions atteint les prairies tourbeuses qui revêtent l'échancrure du col. — Là, on avait fait une halte. On s'était allongé sur l'herbe rase et chacun avait allumé sa pipe ou sa cigarette, tandis que le soleil couchant colorait de rose les crêtes et les murailles blanches du Charbon. Cette pause, agrémentée de fumerie et de causerie, nous avait paru si douce, que nous l'avions prolongée jusqu'au moment où le crépuscule avait commencé à brunir le fond des vallées, et où, dans le ciel couleur vert d'eau, là-bas, au-dessus des roches de Rougement, l'étoile de Vesper nous avait avertis qu'il était temps de songer à se mettre en quête d'un gîte.

* * *

En même temps que Vesper; du reste, notre estomac nous stimulait. Le déjeuner de Bellecombe n'était plus qu'un vague souvenir, et nous nous demandions où nous irions souper. Chacun se remit sur ses jambes et l'on descendit allégrement à travers les pâturages humides qui dominent le val d'Entrevernes. Nous avions arrêté de concert que nous souperions dans ce dernier village et que nous y passerions la nuit. Hélas ! nous avions compté sans notre hôte ! Après avoir longé l'unique rue, force nous fut de constater que non-seulement Entrevernes ne possédait pas le moindre cabaret, mais encore que personne ne se souciait de nous y donner à souper. Les gens de ce village perdu dans la montagne sont d'une sauvagerie excessive ; ils ne parlent que le patois savoyard et semblent vivre dans une respectable terreur des agents de la régie, ce qui les pousse à se montrer inhospitaliers, de peur d'être dénoncés aux *rats de cave* comme vendant du vin en fraude.

— Retournez sur vos pas jusqu'à la Planche, nous dit enfin un paysan ; il y a là une maison où l'on donne à boire et où vous pourrez peut-être coucher...

Nous voilà donc rebroussant chemin, en quête de ce gîte qui fuyait toujours. A l'endroit où la route s'enfonce dans les sapins, nous atteignons le hameau de la Planche et nous finissons par découvrir une maison à la façade de laquelle se balançait le bouquet de genévrier symbolique. Les volets étaient clos, le cabaret semblait dormir. Nous frappons à la porte également close, et à la parlin, un volet s'entr'ouvre, montrant une tête coiffée d'un bonnet de coton bleu :

— N'est-ce pas ici l'auberge ?

— Peut-être bien !

— Pouvez-vous nous donner à souper et à coucher ?

A la tremblante clarté des étoiles, l'homme au bonnet bleu nous toise en écarquillant les yeux, puis répond ;

— Oh ! nos lits ne sont pas assez bons pour des messieurs comme vous... Descendez jusqu'à la Tuile...

Là-dessus, le volet se referme, et nous revoilà, tout déconvenus et maugréants, forcés d'errer à l'aventure à travers les pâturages silencieux...

* * *

Tout à coup, au détour du bois de sapins, à une centaine de pas, nous entendons les tintements de clochettes et nous apercevons à travers les broussailles la rougeur d'une flamme dansante, vers laquelle nous nous dirigeons. — Des pâtres assis autour d'un feu de souches et de ramilles veillaient là, tandis que le bétail épars se rassemblait pour passer la nuit dans un chalet ou plutôt un appentis absolument rudimentaire. — Les pâtres, eux, ne craignaient ni les règlements de la régie ni l'inquisition des *rats de caves*, et ils nous laissèrent nous asseoir à leur feu ; ils nous offrirent même de partager leur souper: — du pain, du beurre, des pommes de terre et de l'eau claire. — Après avoir couru le risque d'errer à jeun toute la nuit à travers des sentiers inconnus, cette hospitalité élémentaire nous paraissait délicieuse, Le feu était réchauffant et la pelouse n'était point trop humide. Enveloppés dans nos plaids, nous nous étendons sur l'herbe moelleuse et nous dégustons notre frugal souper, qu'assaisonnent l'odeur aromatique des sapins et le salubre parfum des reines des prés épanouies au bord du ruisseau voisin.

* * *

La belle nuit d'août pleine d'étoiles! Si belle qu'à la contempler, nous ne pensions plus à dormir. L'air était d'une entière pureté. Les astres, dans cette atmosphère limpide et transparente, semblaient avoir grossi et s'être rapprochés de nos têtes. De toutes parts, les constellations s'ouvraient comme des fleurs féeriques dans le jardin de la nuit. Du côté du Nord Cassiopée ressemblait à la tige brisée d'un lis aux boutons d'argent. Un peu plus haut, la Grande-Ourse dressait en l'air son étrange chariot ; au zénith, la couronne boréale arrondissait sa guirlande lumineuse ; tandis que le Bouvier au Couchant et la Vierge au Midi paraissaient secouer les perles diamantées de leurs parterres géométriques. Puis, du Nord au Sud, à travers ces floraisons d'astres, le Chemin de Saint-Jacques avait l'air d'être semé d'une vague et laiteuse jonchée de roses blanches fraîchement tombées. A droite, à gauche, de tous les points du ciel, des étoiles filantes se détachaient en fouillis des astres étincelants, et dans leur chûte, ra-

---

FEUILLETON DU 12 JANVIER 1890 — N° 19

LA CONFESSION D'UN PÈRE

Par VICTOR FOURNEL

XVI

J'escaladai les trois étages d'un escalier sur lequel s'ouvraient, dans une promiscuité bizarre, les bureaux de rédaction des journaux les plus opposés, vivant côté à côté et voisinant comme des avocats qui sortent bras dessus bras dessous de l'audience où ils se sont couverts réciproquement d'injures au nom de leurs clients, et enfin sur une vitre fendue je lus le nom de mon journal.

— Je désire parler à un rédacteur, dis-je au garçon de bureau qui se tenait dans la pièce d'entrée.

— Lequel, monsieur ?

— Celui qui s'occupe des faits divers.

Il me regarda, comme pour voir si je me moquais de lui, et, me voyant très sérieux, passa dans une salle voisine. J'entendis presque aussitôt des rires qui ne prenaient même pas la peine de s'étouffer, et une voix gouailleuse arriva jusqu'à moi.

— C'est pour vous, Farjan. Diable de Farjan !

— Je parie que c'est une dame, hein, Pierre ?

— Non, monsieur, c'est un homme.

— Un abonné, alors ?

— Il en a bien la tête.

— Un abonné, un admirateur ! Courez, Farjan. Diable de Farjan ! Voilà la gloire qui commence.

Un tout jeune homme, presque un enfant, parut devant moi, en me demandant ce qu'il y avait pour mon service.

— Monsieur, dis-je, voulant marquer que j'avais entendu la conversation, je suis effectivement un abonné (il salua en rougissant), et, à ce titre, je viens vous demander un renseignement sur une nouvelle que vous avez publiée il y a environ un mois.

— Oh ! oh ! monsieur, un mois, c'est beaucoup. Enfin, voyons.

— Voici, monsieur. Le 28 février dernier, le journal a annoncé, dans ses faits divers, que lord C... venait de faire sauter la banque de Monte-Carlo.

— C'est bien possible.

— J'aurais besoin de savoir son nom, et je vous serais reconnaissant de me le donner.

Sa première idée fut, évidemment, comme celle du garçon, que j'étais un mystificateur, et il me regarda de la même manière, mais plus vivement :

— Ma foi, monsieur, dit-il alors en souriant, je pourrais vous répondre que je l'ai complètement oublié, s'il n'était plus simple de vous avouer que je ne l'ai jamais su.

— Comment !..

— Eh ! oui, monsieur, nous coupons ainsi tous les jours des myriades de faits divers, sans y prêter la moindre attention. Si vous étiez venu le jour même, peut-être aurais-je pu vous dire où j'avais coupé celui-là ; et encore! Mais après un mois !... Tous mes regrets, monsieur ! Prenez garde à la marche.

Je sortis assez déconcerté. Mais, en passant par la place de la Bourse, la vue du bureau télégraphique me donna une autre idée. J'entrai et je rédigeai une dépêche à peu près ainsi conçue :

« CASINO MONTE-CARLO

» Nom et adresse du lord C... que journaux fin février annoncent avoir fait sauter banque. Besoin urgent.

» *Réponse payée.* »

En rentrant chez moi, je gagnai directement ma chambre. Un silence complet régnait dans l'appartement, qu'on eut pu croire inhabité, et je commençai à attendre un mes promenant du long en large. A l'heure du dîner, rien encore. Nous nous mîmes à table. Une gêne mutuelle, que nous faisions effort pour nous dissimuler l'un à l'autre, nous oppressait tous trois. Le silence n'était coupé que par des réflexions banales qui survaient de mesquine à nos vrais sentiments. Au dessert, je jetai un coup d'œil furtif sur Adrienne ; elle avait les yeux battus, mais me sourit avec douceur. Je me crus obligé de lui adresser la parole, et je m'y pris le plus maladroitement du monde :

— Qu'as-tu fait depuis que nous ne nous sommes vus, Adrienne?

— J'ai causé avec maman. Et puis j'ai lu.

— Ah ! ah ! qu'as-tu lu?

— J'ai lu la *Vie des Saints*.

— Quelle vie ! insistai-je gauchement, comme si cela m'eut beaucoup intéressé et pensant ainsi faire diversion.

Le même doux sourire reparut sur ses lèvres.

— La vie de sainte Catherine, papa. C'est une grande sainte, — que j'avais trop négligée jusqu'alors, et avec laquelle je me sens toute disposée à faire plus ample connaissance.

Pas un muscle ne bougea sur le visage de ma femme, qui eut seulement un léger tremblement des paupières. Dès qu'Adrienne eut disparu.

— Alors elle sait ? fis-je tout bas.

On ne me répondit que par un signe de tête.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Tu viens de l'entendre.

— Il me semble qu'il y avait de l'emertume dans ses paroles.

— Il y avait de la résignation, avec une pointe de son enjouement ordinaire, la brave enfant ! C'est la plus forte de nous ; mais vraiment tu aurais pu te dispenser de la mettre à la question.

Tout au soir seulement, vers dix heures, lorsque je me préparais à me coucher, la réponse télégraphique arriva :

« Faux. Personne a fait sauter banque. Banque Monte-Carlo saute jamais. »

J'eus alors un pressentiment de tout ce qu'allait me coûter de peine la recherche de mon inconnu.

Malgré ma contrariété de ce nouvel échec et la douleur que je venais d'infliger aux êtres qui m'étaient les plus chers, pour la première fois depuis bien longtemps j'eus une nuit tranquille. Je souffrais encore dans mon cœur, mais je ne souffrais plus dans ma conscience. Les hallucinations, les cauchemars, les chimères malsaines de la nuit, les fantômes d'une imagination obsédée par la peur s'étaient évanouis, et je me rendais compte maintenant du délire auquel les tortures du remords m'avaient livré en proie. J'échappais au vertige qui, après avoir pris possession, de mon esprit, s'était emparé de mes sens, et j'en comprenais la folie.

Seulement je ne savais plus comment m'y prendre pour retrouver *l'homme*. Si j'eusse été libre, je serais parti immédiatement pour Cannes, et j'y eusse fait mon enquête moi-même ; mais il ne fallait pas songer à redemander si tôt un congé au ministère. Je me creusai la tête, toute la journée du lundi, sans aboutir à rien.

Le hasard se chargea de me donner une idée nouvelle. Je retrouvai au fond d'un tiroir, en y cherchant tout autre chose, une lettre autographiée que je connaissais bien pour la recevoir tous les six mois depuis nombre d'années : c'était la circulaire d'une agence de recherches et de renseignements qui se qualifiait « maison de confiance » se vantant d'avoir été employée par des personnes du plus haut rang, toutes prêtes à fournir sur son compte des références élogieuses, et d'être honorée de l'estime particulière de la magistrature ce qui ne permettait pas de la confondre avec les agences « si justement flétries par l'opinion publique ». M. Bérard — tel était le nom du directeur de cet utile établissement — opérait lui-même, pour peu qu'on en témoignât le désir; en tout cas, les recherches étaient toujours faites sous sa direction personnelle et immédiate, avec garantie d'une inviolable discrétion.

L'exhumation de cette circulaire, vieille de plusieurs mois, semblait une réponse directe à mes perplexités. Pourquoi n'emploierais-je pas son ministère à rechercher le propriétaire du portefeuille comme d'autres l'employaient à rechercher des débiteurs cachés, à surveiller des dissipateurs, à amasser des documents pour interdictions judiciaires et séparations de corps? J'éprouvais sans doute quelque répugnance à mettre en feu un instrument pareil pour une affaire aussi délicate; mais ma répugnance eût été plus grande encore à m'en charger en personne, quand même la chose eut été possible : il y fallait des habitudes de policier auxquelles je n'aurais pas su me plier, et des aptitudes qui me manquaient absolument. Il suffirait, d'ailleurs, de donner des instructions sommaires à l'agence, sans entrer dans aucun détail qui ne fut indispensable.

XVII

Vingt minutes après, j'étais rue de Provence, au numéro indiqué par la circulaire. La maison n'avait pas mauvaise mine et je prenais déjà une assez bonne idée de l'établissement ; mais le concierge m'apprit qu'il avait déménagé pour se transporter rue du Dragon. Ce brusque saut à l'autre extrémité de Paris; dans un quartier éloigné du centre des affaires, ne laissa pas de m'étonner un peu. J'ai appris, depuis, qu'il avait eu lieu à la suite de quelques désagréments avec la justice.

VICTOR FOURNEL.

(*A suivre*).